

Jean-Marc GOUANVIC, *Hard-Boiled fiction et série noire. Les métamorphoses du roman policier anglo-américain en français (1945-1960)*

Paris, Classiques Garnier, coll. Translatio, 2018, 281 pages

L'ouvrage produit par Jean-Marc Gouanvic est une étude croisant analyses littéraires et sociologiques sur les processus de traduction des récits – ici les romans policiers « *hard boiled* », étasuniens au premier chef – d'une langue et d'une culture vers une autre. La structure du volume est mosaïque, peut-être parce que synthétisant des textes et réflexions produites en des occasions diverses. Pour donner un aperçu des contenus du volume, celui-ci comporte des développements qui balisent la place de la « Série noire » de Gallimard dans le champ littéraire français. D'autres analyses qu'on peut encore qualifier de synthétiques, questionnent ce qui advient quand un corpus littéraire très marqué par une culture et une histoire nationale, migre par traduction, vers une autre société et d'autres lectorats. Une autre série de développements, occupant près des trois quarts du livre peut être définie comme plus thématique, même si elle sert de façon cohérente la réflexion générale de l'ouvrage. Il s'agit alors d'éclairer le statut de composantes (l'érotique) ou de registres d'expression (l'argot), mais bien plus dans la seconde moitié du livre, de rentrer finement dans le détail des traductions de Dashiell Hammett, Raymond Chandler, Chester Himes.

En espérant que l'adjectif ne fasse pas fuir les lecteurs potentiels on peut qualifier le livre de Jean-Marc Gouanvic d'érudit ou de savant. L'auteur est plus que familier de l'histoire et des protagonistes de la « Série noire », plus largement du sous-champ des littératures policières et d'aventures (p. 23-36) avec la concurrence féroce entre Gallimard, les Fleuve Noir et les Presses de la Cité dans les années 1950. La complexité des rapports entre Marcel Duhamel et la direction de Gallimard, la composition et les méthodes de travail du *pool* de traducteurs sont rappelées de façon très précise et utile. L'auteur est aussi, est d'abord, une référence sur les pratiques et enjeux sociaux de la traduction, auxquels il a consacré plusieurs volumes. C'est d'ailleurs ce qui fait à la fois la grande force du volume et une certaine rugosité de lecture. Les développements sur les auteurs et leurs traductions comportent de nombreuses pages mettant en vis-à-vis texte original et traduction

française, rendant visibles par des soulignés ou des italiques, les coupes ou les traductions pour le moins audacieuses ou peu encombrées de coller au texte original. Ces longues citations de romans policiers ne sauraient être présentées comme se lisant « comme des romans policiers », elles n'en sont pas moins éclairantes et à bien des égards passionnantes pour qui veut se plonger dans les coulisses des jeux de la traduction et comprendre le « métier » du traducteur à la fois comme intelligence de deux langues, mais aussi comme capacité à s'adapter à un horizon de réception, à ce que l'éditeur imagine, à tort ou à raison des attentes du public. On peut mentionner, comme une des illustrations abouties sur ce plan, le chapitre (pp. 181-220) qui décortique les conditions de l'abrégement de « *The long Goodbye* » de Raymond Chandler. Un point central de l'analyse de Jean-Marc Gouanvic tient ici dans la caractérisation d'une sensibilité de beaucoup de récits « hard-boiled » comme participant d'une *illusio* « puritaine », d'une culpabilité sociale généralisée (pp. 51-64) dans une société livrée à l'injustice, à la corruption et à des forces immorales. Un des effets de la traduction en Série noire, où Marcel Duhamel insiste sur la quête d'un style aventureux et ludique, va être un maquillage partiel de cette dimension. L'usage dans les traductions française d'un argot (pp. 95-132) – souvent absent des textes originaux – sera l'un des outils de cette transformation, donnant aux textes un ton plus ludique, plus savoureux (p. 132). Aussi le processus de traduction aboutit-il à habiller les récits anglophones d'un certain nombre d'attributs des traditions du roman populaire et d'aventures propre à la France.

L'objectif de Jean-Marc Gouanvic est aussi de s'inscrire dans une approche sociologique de la traduction qui s'inspire de Pierre Bourdieu. Approche sociologique : « cela signifie qu'est considérée comme capitale la relation entre la structure institutionnelle du champ ou prennent place les romans publiés, les agents actifs dans le même champ, les contenus thématiques et discursifs des romans et l'effet intériorisé du public lecteur » (p. 9). Ayant personnellement contribué à une approche sociologique des littératures d'espionnage (Érik Neveu, *L'idéologie dans le roman d'espionnage*, Paris, Presses de Sciences Po, 1984), inspirée de Bourdieu, j'ai souvent plaidé – avec un remarquable insuccès – pour que les chercheurs ne soient pas sommés de choisir un camp, de

considérer qu'on ne saurait prétendre articuler analyses sémio-linguistiques et sociologiques, comme si prêter attention à la manière dont des représentations, un sens commun sont encodés (Stuart Hall, *Codage-décodage*, Réseaux, 68, 1994, pp. 27-39) ne pouvait éclairer la diversité de modes de réception, comme si s'intéresser à la matérialité des messages conduisait fatalement à l'illusion textuelle qui voit le pouvoir des mots dans les mots, pour reprendre une objection de Pierre Bourdieu (*Ce que parler veut dire*, Fayard, Paris, 1982)... qui ne se privait pas pour autant de démonter la rhétorique des textes philosophiques de Martin Heidegger. C'est donc plus que de la sympathie qu'ont pu inspirer le cadre théorique et le programme d'analyse affichés en début de volume. Avec tout le respect que suggère un livre riche de grandes qualités et de profits de connaissance, on lui objectera de ne pas tenir ses promesses sociologiques. Parce-que solidement documentées les analyses du sous-champ des livres policiers sont plutôt abouties et convaincantes. Il est difficile de dire la même chose de ce qui se présente – souvent en une page – comme des analyses d'habitus (Dashiell Hammett, pp. 54-55 ; , Raymond Chandler, p. 156 ; Chester Himes pp. 222-224) et qui relève plutôt de croquis sur des trajectoires. Sans s'instituer en gardien d'une quelconque orthodoxie on peut aussi se demander si le concept d'*illutio* ne se brouille pas plus qu'il n'éclaire, à être appliqué à des textes. Peut-on parler de l'*illutio* de *La reine des pommes* de Chester Himes ? Ou ne vaut-il pas mieux considérer que les auteurs ont un habitus, des formes d'*illutio* (dénoncer, être reconnu, mobiliser) qui les amènent à investir le métier d'écrivain et que cela se traduit dans des contenus, une humeur et une tonalité des textes ?

La question que soulève Jean-Marc Gouanvic est pertinente et on peut être convaincu par son analyse du « puritanisme » de cette littérature. Mais il n'est pas certain que l'usage extensif d'*illutio* apporte un bonus d'intelligibilité. Le flou même de la notion de « *structure of feelings* » chez Raymond Williams (*The Long revolution*, Londres, Chatto & Windus, 1961) aurait pu ici être utile. En bref, le dessein sociologique pertinemment revendiqué reste davantage à l'état de programme que d'une mise en œuvre empirique fouillée, précise et bien armée. Il est d'ailleurs surprenant de ne

pas trouver – fut-ce par une note de bas de page – de référence aux travaux de Gisèle Sapiro qui a fortement contribué à une sociologie de la traduction appuyée sur Pierre Bourdieu.

Ces réserves disent sans doute autant la difficulté constante, tant pour les chercheurs en sciences « sociales » qu'en sciences « humaines », à s'approprier adéquatement les savoirs et concepts de leurs collègues de l'autre pôle. Elles n'ôtent rien aux grandes qualités du livre qui vaut d'être lu y compris par celles et ceux que ne fascinent ni le polar, ni la dimension qu'on pourrait définir comme linguistique de la traduction. L'ouvrage rend intelligible en quoi – *traduttore, traditore* – traduire est toujours trahir, mais trahir non pas pour des raisons linguistiques tenant au vocabulaire, à la « forme du contenu » des textes, mais plus encore selon des logiques sociales que Jean-Marc Gouanvic nous aide à comprendre. Peut-être aurait-il pu sous-titrer « ce que traduire veut dire... ».

**Erik NEVEU**

*ARENES CNRS, université de Rennes F-35700*

*erik.neveu@sciencespo-rennes.fr*